

plus aimables de la beauté. Elle a commencé modestement, mais on peut dire qu'il n'y a pas une partie du costume de la femme qu'elle n'ait embellie tour à tour suivant les caprices de la mode.

Un de ses premiers emplois en France fut de parer la fraise qu'inventa Henri II pour cacher la cicatrice qu'il avait au cou. La dentelle fut toujours un ornement de la fraise, même lorsque celle-ci eut atteint son ampleur la plus étonnante. Elle festonnait autour de la fraise de la reine, lorsque Marguerite de Navarre était obligée de se servir d'une cuiller de deux pieds de long pour pouvoir porter un potage à la bouche sans la sauter ou la chiffonner. La reine Elizabeth d'Angleterre, rivalisant avec Marguerite, portait la fraise la plus haute et la plus empressée d'Europe, et elle ornait ses fraises à trois rangs d'une prodigieuse quantité de point coupé, de cannetille, de dentelles d'or et d'argent, de perles et de pierres précieuses.

Les courtisans suivaient avec empressement l'exemple de leur maître, mais dans de plus sages limites, obligatoires parfois, comme en Angleterre, où de sévères citoyens, placés aux portes de la cité, étaient chargés de couper les fraises qui dépassaient la mesure convenable chez un sujet.

Lorsque fut passée la mode de ce ridicule ornement, qui, suivant le mot de l'Étoile, faisait ressembler la tête "au chef de Jean Baptiste dans un plat", on inventa pour les hommes le col rabattu en dentelles ou rabat, et pour les dames la collette qui s'étalait en arrière comme un monstrueux éventail, et que l'on peut voir dans les tableaux de Rubens. Les hommes imaginèrent de porter des dentelles sur leurs bottes et leurs jarretières; on inventa les canons, ou garnitures en dentelles qui descendaient des genoux jusqu'à mi-jambe. On peut voir cet ornement reproduit sur les jambes de Louis XIV dans le tableau du musée de Versailles qui représente l'entrevue de l'île des Faisans; et Savinière nous apprend qu'à la Cour de France "on ne regarda nullement à acheter des rabats, des manchettes ou des canons d'une valeur de 13,000 écus".

La poupée de la mode, qui remplaçait à cette époque le journal de modes indiquant aux élégants et aux élégantes le "dernier cri" du costume et la façon de porter la dentelle. A chaque changement on habillait à l'hôtel Rambouillet deux poupées, l'une "la grande Pandore" en grande tenue, et l'autre la petite Pandore "en négligé du matin."

Dans son "Tableau de Paris", Mercier vante en style emphatique la poupée de la rue Saint-Honoré: "C'est de Paris, dit-il, que les profondes inventions donnent la loi à l'univers. La fameuse poupée, le mannequin précieux, affublé des modes les plus nouvelles, passe de Paris à Londres tous les mois et va de la répandre ses grâces dans toute l'Europe. Il va du Nord au Midi, il pénètre à Constantinople et à Pétersbourg, et le pli qu'il a donné une main française se répète chez tous les nations, humbles observateurs du goût de la rue Saint-Honoré."

Aujourd'hui le journal de modes a remplacé la grande Pandore, mais les paroles de Mercier sont encore vraies et les élégantes de Paris peuvent se glorifier d'imposer comme autrfois leur goût à l'univers.

La dentelle sous Louis XV devient: cravates, jabot, manchettes; elle domine, gracieuse et frivole, dans les costumes de velours et de satin des seigneurs à talons rouges et des modèles piquants de Watteau et de Boucher.

Les manchettes consomment une prodigieuse quantité de dentelles. Louis XVI en avait en 1792 cinquante-neuf paires, et le bourreau lui-même montait à l'échafaud avec un jabot et des manchettes en dentelles. Elles faillirent faire disparaître de la table le rosbif anglais et national auquel les valets eux-mêmes ne voulaient plus toucher, de peur de salir leurs manchettes. Cette mode s'est d'ailleurs perpétuée longtemps, puis qu'en 1848 les livrées de parade de la reine Victoria avaient des manchettes du plus riche "gros point de France".

Les dames ornaient de dentelles la berthe et les manches de leur corsage; on en voyait au bord des engagements ou manches

courtes, et des longues pagodes; on les portait sur les jupes en volants, on les faisait courir sur l'étoffe en bandes horizontales ou tournantes et en bandes verticales ou quillies.

On les employait aussi sous forme de transparents; Mme de Sévigné nous l'apprend en ces termes: "Avez-vous ouï parler de transparents? Ce sont des habits entiers des plus beaux brocartés d'or et d'azur qu'on puisse voir et par-dessus des robes noires transparentes ou de belles dentelles d'Angleterre ou de chenille veloutée sur un tissu comme ces dentelles d'ilver que vous avez vues. Cela compose un transparent qui est un habit noir et un habit tout d'or et d'argent ou de couleur, comme on veut, et voilà la mode."

La dentelle jouait son rôle dans les présentations à la Cour, le protocole fixant avec un soin minutieux la longueur des "barbes" [1] d'après le rang de noblesse. Dans un salon, les princesses du sang avaient seules le droit de laisser tomber dans toute leur longueur les barbes de leur corsaire.

Non contente de s'allier aux étoffes, la dentelle voulait se mêler aux cheveux, et Mme de Fontanges eut l'honneur d'inaugurer cette mode. L'origine en est pleine de grâce: pendant une chasse, les boucles des cheveux de la favorite s'étant échappées du ruban qui les nouait, elle s'improvisa une coiffure avec son mouchoir de dentelles. Le roi en fut charmé et la pria de la garder à la réunion de la Cour. Sa parure inédite fut approuvée et le lendemain toutes les dames parurent coiffées à la Fontanges. Cette coiffure devait prendre plus tard des dimensions pyramidales.

Sans parler du linge de la femme qui voulait les plus belles et les plus fines, les dentelles ornèrent tous les accessoires de la toilette; on les vit sur les mouchoirs brodés que les dames donnaient à leurs favoris et qu'ils portaient à leur chapeau comme des gages de la faveur de leur maîtresse, on les vit sur l'éventail derrière lequel la belle cache à demi son sourire d'ironie ou de consentement.

La dentelle n'a jamais quitté la femme: quand ses plis ne frissonnent plus autour du cou comme une mousse de neige autour de la tige d'un lis, nous la retrouvons en écharpe autour de la taille dont elle avante la fine souplesse, et si la mode l'écarte pour quelque temps du costume, elle ne peut jamais lui faire abandonner le linge secret, et ce n'est pas là un des apanages qui lui sont le moins chers. Ses variétés infinies lui permettent de suivre partout la mode et de se plier au caractère de chaque époque, triste ou gai.

L'ancien point de France avec ses rehauts gras, ses fortes brides, ses grands jours imités du point de Venise, s'allie bien à la majesté et à la splendeur de Louis XIV pour voiler la tristesse du règne finissant, les Chantilly ont de longs plis mélangés; plus tard, quand la joie est revenue, les Valenciennes légères, les Malines aériennes symbolisent la frivolité ingénue de pièces de rareté qui trop vite disparaîtront et, pour parer d'une beauté suprême et rapide les dernières années de la royauté, les blondes offrent à Marie-Antoinette leur grâce attendrie et leur richesse trompeuse.

Aussi peut-on constater que si la dentelle a subi dans son règne de passagères et courtes éclipse, son pouvoir n'a jamais été sérieusement ébranlé, et aujourd'hui encore, comme par le passé, elle est une des parties prépondérantes de la parure féminine.

Elle a conquis depuis longtemps une place que rien ne semble devoir lui enlever dans l'avenir. La période la plus sombre de son histoire est celle qui suivit la Révolution française.

Malgré les efforts généreux de Napoléon Ier, l'art de la dentelle est lent à reprendre son ancienne splendeur. Les conditions de la vie ont changé, les communications sont plus rapides, l'existence est moins stable et moins patiente. Le tulle, que son bon marché et sa confection rapide ont mis à la mode, semble vouloir supplanter la dentelle, et le goût pour une longue période se détourne d'elle. Pendant toute la Restauration et le règne de Louis-Philippe, le costume féminin